

sulte faite à la nature. Les plaisirs passent, et les vertus sont éternelles. Avoir la conscience pure, c'est être libre. » En tout cas, c'est dans le quartier aristocratique de Crânée que l'étrange philosophe, roulant son tonneau, aimait à railler les promeneurs vaniteux. C'est, je crois, dans un gymnase de cette partie de la ville qu'Alexandre le rencontra étendu au soleil. L'homme à qui le monde ne suffisait pas s'arrêta devant celui qui, ayant brisé son écuelle, vivait en se passant de tout, et, pris d'admiration, il dit au cynique : « Que veux-tu ? je te le donnerai. » Et Diogène, étendant la main, se contenta de répondre : « Ote-toi de mon soleil. » Le jeune conquérant, étonné et plein d'admiration, se serait écrié : « Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. »

Le site de Cenchrées est paisible et gracieux. D'innombrables collines ondulent vers le sud comme des tentes bleues et violettes qui vont, en s'élevant peu à peu, rejoindre les monts Oniens. Un petit village, Kékriès, représente l'ancienne ville. La baie, agréablement arrondie, a un phare bâti avec des tronçons de colonnes et des marbres sculptés. Le môle où fut jadis la statue de Neptune s'enfonce visiblement dans les flots. Des ruines, au nord de la baie, marquent la place d'un temple élevé à Vénus. Peut-être y en eut-il un autre d'Esculape vers le sud. Les énormes blocs de granit qui subsistent sur la rive sont ceux-là même qui virent arriver et partir le grand Apôtre. L'eau chaude et salée des Bains d'Hélène tombe toujours sortant

d'une roche grisâtre dans la mer, vers la pointe méridionale d'une anse qui s'arrondissait au-dessous de l'ancien port, et un moulin prouve que l'antique nom de *Kenkroi* (millet) peut lui convenir encore, car on cultive toujours dans les champs voisins cette plante nourricière du pauvre paysan. C'est à Cenchrées, avant de quitter la Grèce pour aller à Éphèse, que Paul se fit couper les cheveux à la suite d'un vœu qu'il avait fait. D'ici fut la diaconesse Phébée, une des vaillantes femmes qui ont fait le plus pour la cause de l'Évangile. A Cenchrées, un des meilleurs généraux de l'empire romain, Corbulon, se perça de son épée en apprenant que Néron, dans un moment de mauvaise humeur, venait de le condamner à mort.

Si on suit vers le nord la route de l'ancien Schœnus, le troisième port de Corinthe, on atteint bientôt le site du temple de Neptune, auprès duquel se donnaient les jeux isthmiques. Des fouilles récentes, entreprises par M. Paul Monceaux il y a trois ans à peine, permettent de suivre sur la pente du terrain les murs de l'antique téménos transformé par les Byzantins et les Turcs en véritable forteresse. Une porte romaine vers le nord, une seconde avec passage souterrain au couchant, et une troisième conduisant au stade vers le midi, sont encore visibles. Le temple fut dans la partie septentrionale du quadrilatère. Pausanias, ayant mentionné la tradition d'après laquelle, dans la dispute entre Neptune et le Soleil pour la possession de l'isthme, Briaré, choisi pour juge, donna

la montagne au Soleil, qui la remit à Vénus, et la ville à Neptune, s'applique à nous décrire le sanctuaire du dieu protecteur. C'est celui qu'il semble avoir visité tout d'abord en venant de la Mégaride. On y arrivait par une avenue plantée de pins sur un côté, et ornée de l'autre de statues représentant les vainqueurs des jeux isthmiques. Le périégète nous observe que ce temple de Neptune n'était pas grand. On pourrait d'autant mieux déterminer sa place qu'il renfermait à gauche en entrant une crypte où, d'après la croyance populaire, Palémon prenait acte des serments faits devant son autel, et se chargeait de punir les parjures. Or une crypte est aisée à retrouver là où personne n'a bâti. Des ex-voto, dont l'un au nom d'Alcias le Phocidien, des plaques de marbre destinées à supporter des statues, d'innombrables débris de belle architecture ont été retrouvés çà et là, sans intérêt réel pour la science. L'enceinte s'appuyait au nord-ouest sur le grand mur du Péloponèse. A peu de distance vers le sud, on retrouve la place du théâtre romain et de l'ancien théâtre grec. Une ville paraît avoir été taillée dans le roc.

Au levant de ses ruines, et précédé d'une voie antique, se trouve le site du fameux Stade. Il était au fond d'un ravin. C'est pour obtenir ici une modeste couronne de pins, l'arbre de la contrée, — à Olympie elle était d'olivier, — que les athlètes se condamnaient à toute une vie de fatigues et de privations. Heureux celui qui à la course, au disque ou

au pugilat, était proclamé vainqueur. Il n'avait plus d'autre ambition pour le reste de ses jours. Paul, qui passa près de deux ans à Corinthe, avait-il vu ces coureurs, *omnes in stadio currunt*, ces lutteurs, *non sic pugno quasi aerem verberans*? Je ne sais, mais c'est bien de leur couronne périssable qu'il veut parler, quand il demande aux disciples de l'Évangile de lui préférer la couronne du ciel.

A l'époque où Paul passa par ici, Néron venait de commander le percement de l'isthme. Il avait même soulevé le premier quelques poignées de terre avec une épée d'or. La révolte de Vindex dans les Gaules le rappela en Occident. Les travaux ont été repris après dix-huit siècles, et cette fois ils aboutiront.

Schœnus était le centre populeux auquel le célèbre sanctuaire de Poséidon ou Neptune et ses dépendances se rattachaient directement. Nous sommes, en effet, à un kilomètre de Calamaki.

De Corinthe à Patras.

Nous avons réglé avec l'hôtelier. C'est un brave homme. Sa note soldée, il n'y a plus à dire, comme autrefois, qu'on va à Corinthe pour s'y ruiner. Il a plu toute la nuit. Le soleil se lève derrière de

grands nuages. Qu'il nous accorde au moins quelques joyeux rayons pour ce dernier jour. Les réminiscences classiques vont encore se multiplier sous nos pas. C'est sur un canapé de chemin de fer que nous les noterons.

Après Corinthe, les terres se couvrent de vignes et de moissons. Je comprends que les Grecs aient fait de cette parole : « Entre Sicyone et Corinthe, » le synonyme d'être dans l'abondance. Les raisins qui viennent ici ont les grains petits comme des groseilles, mais sans pépins. Les grappes en sont longues et peu serrées. Sicyone a des souvenirs glorieux dans le monde des arts. Nous saluons au village de Vasilico les restes de l'antique cité.

Le golfe se déroule bientôt tout entier devant nous. On dirait un vaste lac qu'entourent des montagnes boisées, tantôt capricieusement séparées, tantôt formant une vaste chaîne. Sa rive septentrionale est très abrupte, tandis que celle de l'Achaïe, où passe la voie ferrée, a été couverte d'alluvions par des torrents impétueux qui se précipitent à travers les coupures des collines. La pluie qui est tombée cette nuit nous permet de soupçonner ce qu'ils sont en temps d'orage. Les gorges où ils coulent, ombragées d'oliviers, de pins ou de myrtes, peuvent rivaliser avec les plus pittoresques que j'aie admirées en Suisse et dans la Forêt-Noire. Il est même probable qu'une série de monticules boisés, éparpillés de distance en distance et aussi gracieux que ceux-ci, ne se retrouve nulle part. Tout à coup l'un d'eux s'élève en immense cône isolé et nous

arrache un cri d'admiration. La gorge du Diacop-ton est la plus belle de toutes.

Sur l'autre rive, et dans le lointain, l'Hélicon lève son sommet boisé, où la poésie faisait délicieusement errer les Muses. Dans l'échappée de vue qu'il laisse au sud-est furent Leuctres, Platées et Thèbes, avec le souvenir de ses grands capitaines, Pélopidas et Épaminondas. Plus loin dans les terres, vers le nord-ouest, c'est le Parnasse avec ses deux cimes distinctes, où nous ne voyons pas de neige, bien qu'elles s'élèvent à deux mille cinq cents mètres de hauteur. Là régnait Apollon, et les Muses venaient l'y visiter auprès de la fontaine Castalie. Là sont les roches Phœdriades, d'où l'on précipitait les parjures. Là furent Delphes et le temple d'Apollon, qui s'élevait sur la plate-forme d'un rocher. Sur ses murs les sages avaient fait graver leurs plus belles sentences : « Connais-toi-même, » et encore : « Rien de trop. » Dans le sanctuaire, la pythie sur son trépied rendait les oracles qui dirigeaient les affaires de la Grèce.

Puis les deux rives se rapprochent. La ville que nous voyons avec ses murailles vénitiennes, sur la côte septentrionale, c'est Lépante, dont le golfe porte aussi le nom. Ses remparts crénelés s'élèvent jusqu'au sommet de la colline, pour y rejoindre un château fort sur un rocher qui se détache du Rigani. La fameuse bataille où, en octobre 1571, don Juan d'Autriche écrasa la flotte des Turcs et arrêta pour toujours leur marche vers l'Occident, s'engagea beaucoup plus vers l'ouest,

près des îles Échinades, que nous verrons ce soir. L'Anti-Rihon ou le château de Roumélie, et le Rihon ou la Tour de Morée, qui se regardent d'une rive à l'autre, sont à peine séparés par un bras de mer de deux kilomètres. Nous arrivons en gare de Patras.

La ville, au temps de Pausanias, se divisait en trois parties : l'Acropole, la ville moyenne, renfermant l'Agora et les édifices publics, la ville basse ou le port, reliée à la précédente par une grande rue. Aujourd'hui ces divisions n'existent plus, et nous visitons une cité toute moderne, avec de blanches et belles maisons, assez basses pour résister aux tremblements de terre. Percée de larges rues qui se coupent à angle droit, elle se développe gracieusement entre la mer et le pied du mont Panachaïcum, où quelques débris marquent encore la place de l'antique ville achéenne.

Patras était pour les hommes de l'Orient allant à Rome une station à peu près obligatoire. Ils préféreraient, toutes les fois qu'ils le pouvaient, traverser l'isthme de Corinthe plutôt que contourner le Péloponèse. Aussi le port de Patras était-il très fréquenté. Auguste couvrit la ville elle-même de riches monuments.

André fut-il laissé ici par Pierre? Y vint-il de lui-même après avoir prêché à Sinope et dans les provinces d'Orient, se proposant de rejoindre son frère à la première occasion? Tout cela est possible. Ce que nous savons par l'histoire ecclésiastique, c'est qu'il y fut crucifié à un olivier. La piété chré-

tienne a certainement développé et orné les récits de son martyre, mais le fond est trop en harmonie avec la nature ardente et généreuse du fils de Jonas pour ne pas être vrai, et on ne lit jamais sans une pieuse émotion l'éloquente apostrophe du frère de Pierre à la croix sur laquelle il allait mourir. Une église en son honneur s'élève au bord de la mer. Quoi qu'en pensent les habitants de Patras, les restes de l'apôtre qui avait eu la gloire de suivre le premier de tous Jésus-Christ, et de lui amener son frère Simon comme une seconde et importante recrue, ne sont plus ici. Ils ont été transportés à Constantinople en 357 avec ceux de saint Luc, qui paraît avoir aussi évangélisé Patras. Nous vénérons sur notre passage la mémoire de ces deux hommes apostoliques.

La source qu'on voit dans l'église de Saint-André, et où l'on descend par quelques degrés, est peut-être celle dont parle Pausanias à propos du temple de Cérès, qu'il avait visité. Les malades y allaient consulter la déesse, et, dans un miroir suspendu au-dessus de la fontaine, à fleur d'eau, ils lisaient, après avoir brûlé des parfums, la réponse que Déméter faisait à leurs anxieuses questions. L'église a été bâtie sur le vieux temple de Cérès, et en partie avec ses ruines. Il y a beaucoup de curieux sur le quai. Les costumes sont très variés. On dit la population intelligente et active.

En mer.

Tandis que le navire s'éloigne de ce beau pays de Grèce, nos yeux y demeurent irrésistiblement attachés. Adieu, terre de poésie, de vaillance, de génie, où tout a été si harmonieusement fait à la portée de l'homme, mais où l'homme eut le tort de se croire à la hauteur de Dieu. Tes grandeurs couvrent tes misères, et les siècles l'ont fait une auréole que, malgré toutes tes défaillances, tu as su conserver. Est-ce un mirage, effet de l'imagination, du soleil, de la gloire? Dans ta ruine tu nous as paru-toujours belle, de cette beauté qui, flétrie par la main du temps et des hommes, dit quand même ce qu'elle fut aux jours de ses triomphes et garde jusque dans son irrémédiable décadence une séduisante majesté. Comme le Parthénon, mutilé mais superbe, la Grèce éblouit encore de ses vieilles gloires quiconque remue ses pierres, monuments élevés au courage, à la vertu, au patriotisme, marbres fouillés par le génie, trophées détruits qui redisent sous toutes les formes l'histoire héroïque d'un grand peuple.

Un journaliste grec, patriote enthousiaste, nous fait part de ses espérances, ou mieux de sa foi en l'avenir de la nouvelle Grèce. Cette nation aura

encore de glorieuses destinées. Pour le prouver, il nous montre Missolonghi et évoque les souvenirs de Mavrocordato, de Botzaris et de tous ces braves qui, en 1825, ne pouvant soutenir plus longtemps la lutte, firent sauter la poudrière sur laquelle ils avaient attiré l'ennemi et s'ensevelirent avec lui dans une même ruine. Il n'est pas douteux qu'il y a dans cette race grecque un sang généreux, une intelligence très vive et de nobles aspirations. Malheureusement les Hellènes d'aujourd'hui sont aussi frivoles, aussi vaniteux, aussi inconséquents dans leurs relations politiques et envers leurs hommes d'État, que leurs pères du temps d'Aristide, de Démosthènes et de Phocion. Avec l'organisation des sociétés modernes, il est douteux qu'une nation puisse résister longtemps à une si regrettable versatilité.

La mer est splendide. Le soleil jette un dernier reflet sur la crête des montagnes. Nous laissons à gauche Céphalonie et plus au sud Zante. A notre droite les Échinades se dessinent à fleur d'eau comme une série de petits rochers ayant chacun son mur d'enceinte. A mesure que le soleil se cache derrière Céphalonie et Ithaque, les contours capricieux des côtes prennent des teintes sombres, les écueils ont des formes fantastiques, tandis que des nuages d'argent et de pourpre produisent dans les cieux l'effet de chars grandioses qu'emportent de gigantesques coursiers.

Ithaque, la patrie d'Ulysse, semble une île de fer avec deux points saillants à chacune de ses extré-

mités. Le capitaine du bateau, grec aussi fier de son pays que le journaliste de tout à l'heure, nous indique les détails topographiques qui concordent avec les indications d'Homère : rochers escarpés, criques où le Phorcynis trouve sa place, flanc de la montagne où les Phéaciens déposèrent Ulysse endormi dans la grotte précédée d'un bel olivier, enfin, à l'intérieur des cavernes, stalactites superbes rappelant « ces tissus de pierre, œuvre des Nymphes », dont parle le poète. N'en déplaise à Homère et à sa poésie, l'aspect général de l'île est absolument sauvage. A mon avis, la plus éloquente démonstration de l'empire irrésistible que l'amour du sol natal exerce sur le cœur de l'homme est dans l'ardeur infatigable qu'Ulysse déploya pour retourner dans un si triste pays. Le port est au fond d'une anse. Nous pouvons en voir les maisons qui s'échelonnent au flanc de la montagne. Quelques bateaux touchent parfois à Ithaque pour y acheter de l'huile ou du vin, seules récoltes du pays.

Leucade ou Sainte-Maure est la dernière terre grecque que nous voyons. Elle nous rappelle le souvenir de Sapho, cette dixième muse de Platon :

Non formidata temeraria Leucade Sappho.

Du grand rocher qui s'avance là-bas, la célèbre inspirée se précipita, victime de son amour pour Phaon, et, disent les poètes, elle s'engouffra dans les flots en chantant sur sa lyre. Depuis, sous les yeux d'Apollon, dont le temple dominait la mer, des cri-

minels ou des esclaves, en plus grand nombre que les amoureux, ont dû plus d'une fois exécuter le terrible saut de Leucade. On leur attachait des ailes aux pieds et aux mains, des plumes par tout le corps, et s'ils parvenaient à se soutenir dans leur chute, des barques venaient aussitôt les recueillir et les mettre en liberté.

Un calme profond règne sur les flots. Les étoiles scintillent au firmament. Quelle délicieuse nuit ! Qu'il fait bon sur cette mer ! A vrai dire, elle n'est pas toujours aussi favorable, et c'est bien elle que César tentait vainement de traverser quand il criait au batelier effrayé : « Qu'as-tu peur ? Tu portes César et sa fortune ! » L'ambitieux général marchait à l'assaut du pouvoir et de la liberté, la tempête avait raison de multiplier les obstacles sur son chemin. Nous allons vers la patrie, et elle se plaît à hâter agréablement le plus heureux des retours. Le navire glisse sur la plaine liquide et dévore l'espace, tandis que nos pensées flottent agréablement entre le souvenir de ce que nous avons vu et l'image de ce que nous allons bientôt revoir. De longues heures se passent dans cette douce et silencieuse rêverie, jusqu'à ce que la fraîcheur de la nuit nous rappelle à la réalité de la vie en nous invitant à gagner nos cabines. Qu'il faisait bon regarder au ciel et dans son âme, dans le passé et dans l'avenir !